

UN ASPECT INÉDIT DE LA QUESTION HOMÉRIQUE

HOMÈRE ÉTAIT-IL GREC ?

Le 4 novembre 1931, mourait M. Victor Bérard, sénateur de gauche, anticlérical à l'occasion, mais remarquable helléniste ; une année à peine s'est accomplie depuis que les journaux parisiens annonçaient le prochain départ en Asie-Mineure, dans les contrées où se déroula l'épopée homérique, d'une croisière dont M. Victor Bérard devait accompagner le sillage, surprenant au passage le décor de telle scène de l'*Iliade* ou de l'*Odyssee*, expliquant le sens strictement géographique de tel vers du plus grand poète qui fut au monde, reconstituant magiquement la prestigieuse épopée, dans son cadre qui n'a vieilli qu'à peine. Le malheur des temps, la crise qui déjà pointait à l'horizon firent remettre indéfiniment le départ de cette croisière, — que Victor Bérard ne dirigera jamais.

Or, l'autre jour, flânant le long des quais de la Seine, dans le déroulement d'une perspective qu'on ne nous a pas encore trop gâtée, le hasard m'amenait à cueillir, dans la boîte d'un de ces bouquinistes que connaît bien quiconque aime notre vieux Paris, un, puis deux, puis trois numéros d'un périodique aujourd'hui disparu (1) et d'en feuilleter, puis d'en lire, d'en dévorer enfin, sans souci de l'heure, l'article principal, longue étude d'un M. Marcel Pollet, qui m'est parfaitement inconnu : " Homère était-il Grec ? " Je ne poussai pas plus avant, ce soir-là, ma promenade sur mes chers quais de la rive gauche ; assumant sans guère y penser les risques d'un printemps plus maussade que cent hivers, je ne rendis les fascicules à leur caisse originelle qu'une fois ma religion dûment éclairée... Puis, quelques pas entrepris sur la

(1) *La Revue contemporaine*, numéros des 1 et 15 décembre 1923 et 1 janvier 1924.

route de retour, je poussai l'illogisme jusqu'à rétrograder afin d'acquérir moyennant quelques francs-papier des pages qui ne devaient plus avoir de secret pour moi.

“ Le vingtième siècle assiste à la résurrection d'Homère ”, écrivait M. Victor Bérard, au début de son ouvrage contre *Un mensonge de la Science allemande* (1) ; et, de fait, il semble que la question homérique ne se pose plus. Nous n'avons plus d'Alexis Pierron pour déplorer qu'un Dugas-Montbel ou un Fauriel expriment des doutes sur l'existence d'Homère (2), mais point non plus de Max Egger pour introduire dans un livre scolaire (3) un semi-wolfianisme dangereux, taxant tel chant de vraiment “ primitif ”, tel autre de “ postérieur ”, et ne voulant voir en ce troisième qu'un “ raccord ”. Mais c'est sans doute le destin de certaines “ questions ” de ne s'épuiser jamais, puisque, écrite six ans après le livre de M. Victor Bérard, l'étude de M. Pollet — ainsi bizarrement tombée dans mes mains — était venue donner le signal d'un nouvel assaut, monté avec des armes toutes modernes, contre notre vieil Homère. Signal d'assaut auquel il ne nous apparaît d'ailleurs pas qu'il ait été beaucoup répondu. On ne contesterait plus, comme Wolf et D'Aubignac, l'existence d'Homère ; on ne nierait plus à cet Homère, comme le faisait Max Egger, la paternité de toute l'“ Iliade ” et de toute l'“ Odyssée ” ; mais cet Homère ne serait plus le compatriote de ses héros ; il n'aurait professé, pour la Grèce en lutte contre les forces de l'Asie, que des sentiments de neutralité et de bienveillance.

On n'évoque plus, d'ailleurs, sa cécité : dans quel pays aurait-il donc vu le jour ? dans quel pays se serait-il retiré après avoir longtemps vécu dans la Grèce d'Europe et d'Asie ? Le problème intéresse les humanistes de tous les pays ; les amis de l'Université Laval et les lecteurs du *Canada français* ne seront point fâchés d'être invités à en discuter. On tâchera d'en traiter ici sans pédantisme. Plus exactement, nous allons analyser dans ses grandes lignes la thèse de M. Marcel Pollet, dégagée de toutes inutiles frondaisons, — non sans avoir prévenu au préalable notre public qu'elle ignore l'*Illiade* et, de l'*Odyssée*, retient surtout le chant XI

(1) PARIS, Hachette, 2e édition, 1917.

(2) *Histoire de la Littérature grecque*, PARIS, Hachette (1ère édition 1850). Le texte est collationné sur la 10e éd. (1881), pp. 44-45.

(3) *Histoire de la Littérature grecque*, PARIS, Delaplane, 1892.

(descente d'Ulysse aux Enfers), auquel elle donne une portée à la fois géographique et ésotérique.

*

* *

M. Pollet, d'abord, résume, trop brièvement, les travaux des précédents "homéristes". Il a hâte d'en arriver à ceci :

Un fait subsiste : nous manquons de renseignements biographiques au sujet d'Homère ; et les *Vies d'Homère*, y compris celle attribuée à Hérodote, ne sont guère instructives...

C'est entendu ! mais de quel auteur de la haute antiquité possédons-nous la biographie complète et sûre ?

... Du fait que l'on trouve dans les poèmes homériques l'usage des différents dialectes grecs et que tour à tour l'ionien, le dorien, l'éolien et l'attique y sont employés, on a déduit que ces poèmes étaient l'œuvre de divers rapsodes...

Inexact, ainsi présenté. Le demi-wolfianisme d'Égger ne distingue lui, dans la langue d'Homère, que de l'ionien avec le souvenir de quelques formes éoliennes.

(Donc)... Homère n'était pas Grec.

Et l'on devine le développement :

Il ne serait pas le premier à avoir choisi, pour donner une forme à sa pensée, un idiome étranger, jugé plus apte que le sien à la clarté, à l'éclat, à la compréhension de son œuvre.

(Nos lecteurs savent qu'ainsi Dante hésita quelque temps s'il n'écrirait point sa *Divine Comédie* en notre "langue d'oc".)

M. Pollet ne voit donc plus en Homère l'aède très primitif ne connaissant même pas les signes de l'écriture, mais un lettré polyglotte, une sorte d'alexandrin ou de "renaissant", utilisant la langue de son choix dont il emploie les divers dialectes au gré des nuances qu'il tient à rendre. Amusante déduction ! Faut-il démontrer à M. Pollet que, pour employer le gascon où le français ne peut atteindre, il faut être Mon-

taigne, c'est-à-dire à la fois gascon et français et aussi, pour un peu, "citoyen du monde", bref relever d'une civilisation qui n'en est plus à ses premiers balbutiements ? Nous considérons comme plus indiqué de supposer que, venus de toutes les contrées de l'Hellade, soit pour coloniser les îles et l'Asie-Mineure, soit pour porter la guerre devant Troie, les Grecs laissèrent sur place des traces de *tous* les dialectes d'une langue encore en formation.

... Voulant célébrer sa patrie, comme c'est le but des poètes épiques, Homère choisit ce langage...

Comprenons bien : M. Pollet entend par là que le poète a parlé grec — *mais n'est pas Grec et n'a chanté ni la Grèce ni les Grecs*. Nous avons cru, jusqu'à ce jour, que le pays chanté par Homère était la Grèce, spécialement peut-être l'Ionie, peut-être encore l'Éolie ; M. F. Sartiaux nous avait même prouvé (1) que le grand aède connaissait admirablement la Troade et avait applaudi au succès des négociants grecs cherchant dans la destruction de Troie l'ouverture de nouveaux marchés en même temps qu'une sorte d'assurance contre toute chance de résurrection d'un empire hittite. Nous nous trompions, il le faut croire. Le pays chanté par Homère, le pays d'Homère, c'est l'Atlantide, non pas l'Atlantide africaine et fantaisiste de Pierre Benoist, mais le pays précis où se réfugièrent les Atlantes une fois disparu leur continent "à l'extrémité de la terre" (c'est-à-dire du monde connu par les Anciens). Et M. Pollet fait un grand état de ce que les mêmes mots désignent le pays des Atlantes, les Champs-Élysées et les Enfers ; et aussi le pays où Homère finit ses jours, Pausanias ayant affirmé que celui-ci se retira "à l'extrémité de la terre". C'est là, d'après Homère lui-même, "que règne le roux Rhadamante et que les hommes passent une vie tranquille ; le temps des neiges, des frimas et des pluies y est court, mais l'air est sans cesse rafraîchi par l'haleine des zéphirs qu'envoie l'Océan".

Ce lieu, qui n'est donc pas chimérique, n'est pas non plus le centre des délices extraordinaires qu'ont prétendu Mme Dacier et bien d'autres traducteurs, mais une contrée de climat tempéré, proche de la mer et où il fait bon vivre, contrée

(1) *Troie, la Guerre de Troie et les Origines préhistoriques de la Question d'Orient*, Paris, Hachette, 1915.

située sans doute "à l'extrémité de la terre", mais étant entendu — suggère notre auteur — que cette périphrase désignait, à l'époque d'Homère, "un endroit défini".

"Un endroit défini" ? Voilà une affirmation très caractérisée ; voici la démonstration :

Virgile nous dévoile le secret : l'extrémité de la terre, nous apprend le grand Initié latin, *est le pays des Morins et la double embouchure du Rhin,*

Extremique hominum Morini Rhenusque bicornis ;

sur ce point toute l'antiquité est d'accord avec Virgile : le littoral de la Gaule était le bout du monde, déclare Solin ; cette opinion était tellement bien ancrée dans les esprits qu'au Ve siècle saint Paulin, parlant des progrès des missions évangéliques, disait qu'ils s'étaient particulièrement bien opérés dans la Morinie, située à l'extrémité de la terre ; et nous trouvons, dans *l'Histoire ancienne des Pays-Bas*, de Des Roches, un diplôme de l'an 1156 situant St-Omer, ancienne ville maritime, "dans le dernier recoin du Globe".

Voilà donc tout ce qu'on trouve pour nous *prouver* qu'à l'époque d'Homère l'extrémité de la terre désignait telle région parfaitement définie : Virgile, qui vient huit siècles après Homère ; Solin, médiocre émule de Pline au IIIe siècle après Jésus-Christ ; un mot de saint Paulin et un diplôme de 1156 ! Démonstration un peu comique, avec ses allures de kaléidoscope.

Analysons ce qui suit. Les Champs-Élysées sont donc situés à l'embouchure du Rhin. Or, "le Rhin, qui se perd dans les sables au-dessus de Leyde, avait autrefois deux embouchures", *Flevum* et *Helium*, le bras du Rhin alors nommé *Helium* coïncidant avec ce qui fut appelé, depuis, "la grande bouche de la Meuse". Et vous ne voudriez pas que le mot *Helium* eût le moindre rapport avec le grec *ἥλιος* ("soleil") : point ! La racine *hel* ressortit à la langue des pays du Rhin, où elle a donné *helische* ou *helish* : les plaines arrosées par l'*Helium* seront donc les *Helisch Kampen*, soit les Champs-Élysées : C. Q. F. D. (Mais n'a-t-on pas oublié de nous démontrer l'origine rhénane de "Kampen" ? ou bien s'est-on tenu pour satisfait de ce *k* initial, comme suffisant à nous donner le change ?)

*

* *

M. Pollet a étayé d'une multitude de " preuves " accessoires cette " démonstration " de fond. Bornons-nous aux plus curieuses :

1°) ... Le climat des Champs-Élyséens, tel qu'Homère nous le décrit, est absolument celui des bouches du Rhin, climat salubre, puisque, depuis des siècles nombreux, la Belgique est le pays le plus peuplé, proportionnellement à son étendue.

Tudieu ! Homère n'était pas un statisticien ni un démographe, mais un poète. Or, sans rien enlever de son ingéniosité au demi-paradoxe de Taine sur les jeux de la lumière et de la pluie, je doute qu'un poète préfère jamais au soleil de l'Hellade, qu'il lui a été donné de connaître, les brumes néerlandaises !... Je sais telle famille française, arrêtée depuis près de vingt années sur les quais d'un canal flamand, et qui ne se rappelle jamais sans larmes la beauté de notre ciel !

2°) " Le roux Rhadamante " règne aux Champs-Élysées et siège comme juge aux enfers. Il est " roux " comme un habitant de Gand ou de Terneuzen, et il s'appelle Rhadamante, parce que *radman* ou *raedman* signifie " conseiller ", dans la langue des Hollandais (lesquels, en 1805, substituèrent encore un *raedman* à leur stathouder chassé).

3°) On se rappelle comme parle l'ombre d'Achille, dans ce même chant XI de l'*Odysée* : " J'aimerais mieux être le mercenaire d'un homme voisin de la pauvreté, à peine assuré de sa subsistance, que de régner ici sur qui n'est plus. " Les Champs-Élysées ne sont donc pas un lieu de délices. Mais les Enfers — *qu'il ne faut pas confondre avec le Tartare* — ne sont pas non plus un lieu de supplice et de désolation; c'était, prétend notre auteur " le lieu le plus sacré de l'antiquité, le premier sanctuaire de l'initiation, l'endroit consacré à la sépulture des morts " ; et Pluton y réglait les sacrifices et les cérémonies funèbres ; or, " les Gaulois, a dit César, se vantaient d'être issus de Pluton " ! Du coup, notre auteur se récrie : " Comme ces dieux, quoi qu'on en pense, sont loin de la Grèce ! " le voilà content de sa démonstration ; un peu plus, il dirait, avec le *Sosie* de Molière :

Peste ! où prend mon esprit toutes ces gentilleses !

4^o) Ici laissons M. Pollet exercer en toute liberté son étonnante sagacité en matière d'étymologie. D'après notre auteur, *uranus* ne vient pas du mot grec *οὐρανός*, qui signifie "ciel", mais des deux racines germano-bataves *ur* ("temps") et *ans* ou *as* ("chef", "principe") "le grand aïeul". De même, *Saturne*, fils d'Uranus, père de Pluton, personnifie "la saison des Semailles" (*ur*, "temps"; *sadem*, "ensemencer"); que, si les Grecs l'appellent *χρόνος*, ce Chronos-là, — qu'on a tort d'écrire avec un *χ*, ne veut pas dire "temps", mais "couronne" (*croone* cf. Kronprinz, Cronstadt, etc...). Je passe sur la démonstration relative aux trois femmes de Saturne *χρόνος*. Enfin, "Atlantide" vient de *ate*, "nourriture", et *land* "pays": les Champs-Élysées sont un pays nourrissant, c'est-à-dire fertile (*πολυφορβος*, dit Homère).

"Est-ce assez instructif!" s'exclame M. Pollet, qui, délibérément, ignore, d'une part, Atlas, et, d'autre part, le suffixe d'un hellénisme pourtant si classique *-είδος*, "-ide".

*

* *

Mais, toujours avec notre auteur, suivons de près Ulysse, d'abord dans son voyage vers l'île de Circé, puis dans son étape de l'île de Circé aux Enfers.

Ulysse aborde en Belgique, dans ce port naturel de la mer Cimbrique, Blanckenberg, qui signifie "port blanc". A quelques kilomètres, c'est Lisseweghe, littéralement "chemin d'Ulysse". Puis, "la cité d'Assiburgium, dont Tacite attribue la fondation à Ulysse"; Assiburgium ou Assibourg, ou, comme on écrit aujourd'hui, Assibroeck: autant de graphies pour dire: cité des dieux, séjour des Atlantes. Puis, le "séjour de la noblesse", Attelghem, et le "berceau des rois lombards" Lombardside, en latin longobardium *Ida*, *Ida* ne signifiant pas ici "montagne" mais "port" comme *berg* signifie à la fois "montagne" et "port", impliquant surtout l'idée d'un *lieu de sûreté*. Maintenant, nous voici à l'île de Walcherem, dont le premier village est Flessingue (Vlissinghem, Ulyssighem, "séjour d'Ulysse"):

Dans cette île, la mer, s'étant retirée, en 1514 et en 1647, découvrit une statue d'"Hercule protecteur du commerce" et des statues, autels, etc., remontant à la plus haute antiquité.

Plus loin, enfin, l'île de Schouwen ou d'Æa, ou Circæa :

Æa signifie "pays aquatique"; *schouwen*, "l'île des spectacles". Or, Homère fait de l'île de Circé, théâtre des amusements des initiés, l'île où se trouvent les chœurs. La capitale de l'île est Zieriksee, autre forme, de *Circaea*. Et Vredius se base sur l'autorité de Claudien pour affirmer que ce pays fut habité par Ulysse.

Mais venons à l'autre étape. Ulysse passe une année à Æa. Puis Circé elle-même lui transmet l'ordre des dieux : descendre aux enfers, "c'est-à-dire, en style mystique, qu'il doit se faire initié aux mystères". Et la bonne Circé lui indique la route (*Od.* X, 504-505, trad. Pollet) :

Ne vous mettez pas en peine de conducteur, mettez simplement les voiles et restez au repos ; les souffles de Borée vous conduiront ; quand vous aurez traversé l'Océan, vous découvrirez un rivage commode où sont les forêts de Proserpine, plantées de saules et d'aunes stériles. Entrez dans les ténébreuses demeures de Pluton. Là, le Puriphlégeton se joint au Cocyte, qui est un écoulement des eaux du Styx ; et ces eaux réunies se précipitent au fond de l'Achéron, près d'un château (1) avec grand fracas.

Ce que M. Pollet transpose comme suit :

L'Achéron est le fleuve le plus bas ; il reçoit toutes les eaux de l'enfer ; le Styx, au contraire, est l'eau la plus élevée ; il communique à l'Achéron par le Cocyte qui, avec le Puryphlégeton, forme une cascade dans l'Achéron près d'un château, près d'aunes et de saules.

Rappelons-nous, d'autre part, que la distance à franchir n'est pas considérable, puisque Ulysse, ayant quitté Circé à l'aube, aborde le soir même aux Enfers. Et tout devient lumineux, pour M. Pollet. D'Æa Ulysse passe dans l'embouchure de la Meuse (Hélium) et mouille sur l'autre rive, dans la *nobilissima insula Batavorum* de Pline, l'île des Bataves ou de Hollande. Or Hel-land signifie "pays d'enfer". La

(1) *πέτρα*, ordinairement "pierre", "roche" ; mais ici la partie est prise pour le tout. De même, l'"écueil" (*πέτρα*, ou *σκοπέλος*), de Scylla put bien être une forteresse *σκοπέλος* — venant de *σκοπέιν* "guetter", — peut signifier : "tour élevée d'où l'on guette").

première ville qu'on y trouve est Hellowœtsluis ("écluse du pied de l'enfer") qui, du temps qu'il n'y avait pas encore d'écluse, s'appelait simplement Hellevœt ("pied de l'enfer"). La chute d'eau qu'y a vue Homère, une écluse dut être postérieurement établie, afin de la canaliser. Chargé de conduire hors du pays les eaux du Styx, le Cocyte n'était autre chose qu'un canal ou plutôt qu'un aqueduc, les eaux ayant été élevées à sa hauteur "à l'aide de moulins". Le château fort n'existe plus ; mais, en 1621, lorsqu'on construisit l'aqueduc, on en mit à jour les fondements. Si les peuples habitant à cette "extrémité de la terre" sont appelés Cimmériens, c'est en raison de la racine bas-rhénane *cim*, qui nous a donné "cime" et "cimier" ; la mer du Nord s'appelait "mer Cimbrique".

Que si enfin les Cimmériens nous sont représentés par Homère comme "enveloppés d'une profonde obscurité", et si la locution nous est restée des "ténèbres cimmériennes", c'est à cause de toutes les cérémonies de l'enfer. Et Voltaire, dans sa III^e lettre à Bailly, sur les Sciences, devait marquer aux Grecs sa reconnaissance "d'avoir placé les ténèbres cimmériennes précisément au 50° de latitude".

Ici accusons une déception : pour justifier les "ténèbres cimmériennes", pourquoi notre auteur n'évoque-t-il pas, plus simplement, les brouillards de la mer du Nord, que les marins essaient en vain de "couper au couteau", que les réflecteurs les plus puissants n'arrivent pas à percer et qui dévient les sons sinistres de nos plus modernes sirènes ?

*

* *

Au hasard, parmi une nouvelle suite de petites preuves concordant toutes avec la démonstration d'ensemble :

1°) Oublions le χ du mot Ἀχέρων , "Achéron", et suivons notre auteur qui fait dériver celui-ci de la racine *akros*, "à l'extrémité" : le fleuve de l'extrémité de la terre. Ce doit être l'*acronium* de Pomponius Mela : "Le Rhin forme, près de sa source, en descendant des Alpes deux lacs dont l'un se nomme Acronium."

2°) Le Phlégéton est celle des deux "embouchures du Rhin" que Pline appelle *flevum* ;

Le mot est la transposition de *Rhynfliet* ; et, dans *Πυριφλεγέθων* "Pyriphlégeton", le préfixe n'est pas le grec *πῦρ*, qui, généralement transcrit en latin et en français par "pyr", donne l'idée de "feu", mais le *pur* flamand ou français, qui implique "pureté" et "purification" : fleuve purifiant (ou purificateur). De même, "Rhin" vient de *ri* (*e*) *nīngen*, "purifier".

3°) Ne voyez pas, dans le mot "Styx", un dérivé du grec *στυγᾶιν*, "styg (h) ein", qui équivalait à "haïr", mais du vieux-flamand *styg*, *stygen*, "porter en haut" :

Les canaux de Hollande sont de véritables eaux supérieures, portées en haut et maintenues par de hautes digues, en quoi réside le salut du pays. La province de Zélande porte encore cette devise : *Luctor et emergo*.

4°) On nous a appris que Cerbère était un "chien monstrueux ayant trois têtes et trois queues, le cou hérissé de serpents" : de même, l'île de l'Enfer est gardée par les triples ondes du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut :

Les trois têtes sont les trois sources ; les trois queues, les trois déborgements. Les serpents sont les affluents des trois fleuves. La grande embouchure de gauche de l'Escaut s'appelle toujours *hont*, "chien".

5°) Hercule a été envoyé "ici" pour soulever le chien et le conduire hors de l'enfer :

Conduire le chien, c'est conduire l'eau (*ducere aquam*), l'élever dans des "aqueducs", la canaliser en l'entourant de digues. Véritable travail d'Hercule, dont Hercule n'est venu à bout qu'aidé de Mercure et de Minerve, "c'est-à-dire d'instruments mécaniques conduits par une main habile". Hercule est le premier "dicqueur de polders" de Hollande : ce que prétendent toutes les vieilles chroniques zélandaises (cf. Smalle-gange). Il est appelé par Homère, tantôt "le Thébain" (de *het Hébé*, ou, par contraction, *t'Hébé*, "le mari d'Hé-bé") et tantôt "le saxon", qui veut dire "ingénieur hydraulique" (de *sassen* "construire des écluses"). C'est du même *sassen* qu'est venu le "sas" (d'une écluse) ; cf., le nom du premier bourg de Zélande, sur le canal de Gand à la mer : Sas-de-Gand.

*

* *

Abrégeons. Tenons pour démontré que Tirésias, Asphodèle, Perséphone, Minos, Mentor, Minerve sont noms d'origine flamande. Qu'ayant appartenu à la langue atlantement (d'où vient Mentor) signifie encore aujourd'hui "érudit" et "institut", "académie" en Islande, "pays où les Atlantes passèrent lorsque, fuyant la catastrophe qui anéantit leur continent primitif, ils remontèrent vers le Nord avant de descendre vers nos régions (1)". Conclusion : "Il y aurait beaucoup à dire, tout à dire, sur le sens ésotérique" de ce chant de l'Odyssée ; mais, quant à la patrie d'Homère, "la démonstration est faite ; c'était la patrie (même) des dieux, aux abords de la mer Cimmérienne, dans cette contrée de la Gaule que César appelait *Belgium* et qui allait de la Seine au Rhin". Soyons plus précis que M. Pollet — lequel annexe ainsi aux Pays-Bas toute la France du Nord, depuis la rive droite de la Seine — et disons : dans cette province des Pays-Bas actuels qui s'appelle la Zélande et qui, divisée elle-même par l'Escaut, rejoint au nord les vraies provinces néerlandaises, mais est limitée au sud par l'artificielle frontière belge tracée, depuis 1830, entre Selzaete, belge, et Sas-de-Gand, hollandais.

Ce n'est plus Smyrne, ni Chios, ni Colophon, ni Salamine, ni Ios, ni Argos, ni Athènes qui vont se disputer la gloire d'avoir vu naître Homère, mais — en Zélande bien fumeuse et bien pluvieuse — Terneuzen, sur la rive gauche de l'Escaut, et Flessingue, sur la rive droite. L'île de Circé est une île de l'Escaut !

Autre déception : Homère n'est plus l'aède chantant l'ivresse de combats dont il a connu les héros et partagé la foi, mais un écrivain "ésotérique", un "kabbaliste" un "grand Initié" (à quels mystères : ceux d'Éleusis ou ceux de Cybèle ?) tenant de Cagliostro ou de la marquise d'Urfé.

— Un sorcier hollandais, vous dis-je, assemblant (en une langue étrangère !) des recettes de magie noire !

(1) Diable ! ils se dirigèrent vers le Nord jusqu'à camper en Islande et y laisser des traces : et pourtant ils nous présentèrent Flessingue comme "l'extrémité de la terre" habitable, sans même convenir — avec César — de l'existence d'une Grande-Bretagne.

Telle est, du moins, trop succinctement analysée, la thèse de M. Pollet. Thèse qui doit faire frémir, dans sa tombe, l'“ Ombre ” de M. Victor Bérard.

Quant aux humanistes de l'Université Laval, quant aux lettrés qui lisent *le Canada français*, ils penseront, sans doute, comme nous, qu'à l'égard de la grande mémoire d'Homère les Prolégomènes négateurs de Wolf frisaient de moins près le sacrilège. Heureusement cette thèse encombre-t-elle plus volontiers les boîtes de nos bouquinistes des quais que les chaires de nos facultés !

Mais cet exemple ne sera-t-il pas jugé digne d'illustrer une leçon qui montrerait à quelles extrémités peut mener l'esprit de déduction quand un sophiste le manie ?

Georges HAVARD DE LA MONTAGNE
